

Pages Missing

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLÉSIASTIQUE ET HISTORIQUE

Comprenant Seize Pages, Publiée le 1er et le 15 de Chaque Mois.

Abonnement : Canada, \$1.00 par an. Etats-Unis, \$1.25. Etranger, 7 francs.

SOMMAIRE :—M. François Veillot dans l'Ouest—Feu la Rde Soeur Lupien—Les délégués militaires français—La mort de la Rde Mère Marie-Laurent—Feu M. l'abbé J.-A. Chevalier—Incendie à la Maison-Mère des Soeurs Grises—Lettre de Mgr Provencher à Mgr Lartigue—Les martyrs du Canada—L'apostolat catholique—Bibliographie—Ding! Dang! Dong!—R. I. P.

VOL. XVII

1 MARS 1918

No 5

M. FRANCOIS VEUILLOT DANS L'OUEST

Il y a six ans, M. Etienne Lamy, délégué de l'Académie française au Congrès du "doux parler" à Québec, voulut bien venir visiter l'Ouest canadien. C'était au mois de mai. Ce fut à Edmonton qu'il prit contact avec nos groupes. Il y avait là, à l'occasion d'un congrès régional préparatoire aux grandes assises du mois suivant, des représentants des trois provinces des prairies. Mgr Langevin, en sa qualité de métropolitain, présidait ces fêtes de la pensée catholique et française. Au moment où M. Lamy gravit les degrés de l'estrade, pour adresser une première fois la parole à la foule impatiente de l'entendre, l'Archevêque se leva et dit : "M. Lamy, c'est la France! Levons-nous!"—"Vive la France! Vive M. Lamy!"—clama l'auditoire, avec un accent spontané jaillissant du fond des âmes.

La visite de M. François Veillot a provoqué de semblables sentiments. Comme M. Lamy, il représentait à nos yeux et à nos coeurs la France, dont nous sommes issus et que nous aimons toujours comme une mère. Et, au moment tragique, où cette mère est venue à nous, dans la personne de son digne fils, nous avons senti battre nos coeurs plus vite et nos âmes vibrer à l'unisson de ses souffrances, de ses angoisses, de son héroïsme et de son invincible espoir dans le Coeur du Christ, avec qui elle a fait alliance au baptistère de Reims et qui la sauvera cette fois encore, comme il l'a fait tant de fois dans le passé.

"Tout homme a deux pays, le sien, et puis la France".

Ce superbe alexandrin de Henri de Bornier n'a nulle part été plus applaudi que dans le Canada français. C'est pour nous surtout qu'il est vrai et d'une réalité vivante. Oui, nous avons deux pays : le nôtre, notre Canada au passé plein de gloire et à l'avenir plein de promesses; et puis la France, l'ancienne mère-patrie, séparée de nous par la nouvelle allée-

geance à laquelle nous sommes fidèles, et demeurée pourtant la patrie de nos coeurs et de nos intelligences. C'est dans des rapprochements fraternels comme celui dont nous venons de recueillir les fruits précieux, que nous en palpons toute la vérité et en goûtons tout le charme. Evidemment, la foi catholique reste toujours la chaîne d'or qui relie ces affinités natives et leur conserve l'indissolubilité.

En même temps que nous acclamions la France dans le délégué du Comité catholique de Propagande française, nous étions heureux de saluer en lui le distingué neveu de Louis Veillot, de "ce grand homme de bien, défenseur irréductible des droits de Dieu et de l'Eglise, écrivain, artiste, penseur de génie, qui a égalé et surpassé les maîtres les plus illustres, . . . dont la plume était à la fois un glaive tranchant et un lumineux flambeau", (1) selon le témoignage que Pie X, à l'exemple des deux Papes qui le précédèrent sur le Siège Apostolique, se plut à lui rendre à l'occasion du centenaire de sa naissance.

M. François Veillot alla d'abord à Edmonton, où il fut, comme à Québec, à Montréal, à Saint-Boniface, l'hôte du palais archiépiscopal. Le dimanche, 10 février, il donna à l'école séparée, sous le haut patronage de S. G. Mgr Legal, O. M. I., une grande conférence sur la France et la Guerre. Il fut présenté à l'auditoire par l'honorable Wilfrid Gariépy, ministre des Affaires municipales de l'Alberta. Il visita ensuite les diverses institutions catholiques et françaises d'Edmonton et de Saint-Albert. Il est facile de deviner les émotions qui durent l'êtreindre en gravissant la jolie colline sur laquelle est perchée la modeste ville de Saint-Albert, ce centre français d'où a rayonné pendant plus d'un demi-siècle la flamme du dévouement apostolique et qui garde les tombes de Mgr Grandin et du P. Lacombe.

En revenant d'Edmonton vers Saint-Boniface, M. Veillot arrêta saluer le chevalier de la Légion d'honneur, qui occupe avec tant de bonté et de distinction le nouveau siège archiépiscopal de Régina.

Enfin, jeudi matin, le 14 février, il nous arrivait pour quatre jours qui devaient être remplis par un programme on ne peut plus chargé, dont son extrême bienveillance avait à l'avance tracé les grandes lignes. Après avoir salué S. G. Mgr l'Archevêque,—qui l'avait rencontré à Montréal en novembre dernier et l'avait invité à venir à l'Ouest—, il alla en sa compagnie, présenter ses hommages à S. G. Mgr l'Archevêque de Winnipeg.

Nous ne nous attarderons pas à refaire le compte rendu de nos journaux français (2) et à suivre M. Veillot dans la visite de nos diverses institutions, où, à l'accueil cordial qu'on lui fit partout, il répondit par de délicates allocutions, toutes animées d'un pur souffle apostolique et pa-

(1) Cf. "Bref de Sa Sainteté Pie X au très cher Fils François Veillot", reproduit en tête du quatrième volume de la vie de "Louis Veillot" par Eugène Veillot continuée par François Veillot.

(2) Voir "le Manitoba", "la Libre Parole" et "la Liberté". Ce dernier journal a un compte rendu très complet.

triotique, et variées avec un tact exquis, selon les auditoires et les compliments qu'on lui disait ou chantait.

Notons qu'en dehors de Saint-Boniface, M. Veillot visita Saint-Pierre, la Trappe de Saint-Norbert, l'Académie Sainte-Marie de Winnipeg, l'école du Sacré-Coeur et la "West Canada Publishing Company", notre maison de la bonne presse,—pour ne pas parler des visites au domicile de parents ou d'amis—, et essayons de résumer la thèse qu'il a développée dans ses conférences publiques au collège de Saint-Boniface et dans l'église du Sacré-Coeur de Winnipeg. Dans la première il traita de la France et de la Guerre et dans la seconde du Sacré Coeur et de la France. L'une et l'autre conférence furent présidées par les Archevêques respectifs des deux villes.

* * *

En prenant la parole chez nous, M. Veillot commença par dire que son voyage à travers notre pays était la réalisation d'un rêve depuis longtemps caressé. Louis Veillot avait tant d'admiration pour le Canada qu'il déclara un jour que s'il avait à dresser l'échelle morale des peuples, il le placerait au premier rang. Dans une autre circonstance, lorsque les zouaves canadiens volèrent à la défense du Pape, il écrivit, à leur passage en France, qu'enfin, en plein XIXème siècle, il pouvait contempler des croisés du moyen-âge.

"Et je puis vous attester, continua le sympathique orateur, que chez nous le nom de Saint-Boniface est bien connu. Il y tient la première place après Québec et Montréal. Nous savons que Saint-Boniface est l'église mère des nombreuses églises que la Providence a semées des Grands Lacs à l'Océan Pacifique. C'est un foyer de vie religieuse intense.

"Nous avons connu en France le nom, l'éloquence et le courage de ce grand apôtre et de ce grand Français que fut Mgr Langevin. J'ai eu moi-même le bonheur de le voir et de l'entendre, et je suis heureux de le saluer ici, non seulement dans l'amour et la vénération de son peuple, mais dans l'homme de sa pensée et de son coeur qu'il avait choisi lui-même pour lui succéder.

"Le bruit lointain de vos luttes et de vos épreuves a retenti jusqu'à nous. Nous savons avec quel courage et quelle ténacité vous avez défendu la langue de vos aïeux et les traditions de vos pères. Si vos admirables moissons prenaient une voix pour chanter leur reconnaissance au Créateur, elles chanteraient en français, tellement la terre a été imprégnée des sueurs de vos corps et des sollicitudes de vos esprits".

Puis, entrant dans le vif de son sujet, M. Veillot explique que l'objet de sa mission est de resserrer les liens séculaires et traditionnels, qui existent entre la France et le Canada, et de solliciter pour la patrie française un secours spirituel et moral. Catholique, il s'adresse à des catholiques et pose immédiatement la question sur le terrain religieux. La France subira prochainement des assauts plus formidables que ceux de la Marne et de Verdun. Elle les repoussera, mais il faut mettre le Tout-Puissant

de son côté; voilà pourquoi il vient quêter des prières. La France, en se penchant sur son coeur, y a retrouvé l'image de Dieu, et, en se retournant vers son passé, la trace ineffaçable et ineffacée de son baptême. Parler de la France chrétienne, c'est parler de la France héroïque et immortelle. Dans les sacrifices, les dévouements, les abnégations, les héroïsmes de la nation française, on trouve toutes les caractéristiques d'un peuple chrétien qui a conscience de lutter pour une cause juste. Les vertus magnifiques du soldat français sont le fruit de la sève chrétienne que le baptême a fait couler dans ses veines. La France retrouve Dieu en s'élevant aux sommets de l'héroïsme et de la charité. Nous assistons à la rencontre de la jeune France avec la miséricorde divine inclinée sur la fille aînée de l'Eglise.

Ils ne sont point rares les miracles de la miséricorde divine en faveur de la France depuis le commencement de la guerre. Le premier de ces miracles fut la mobilisation. L'Allemagne pensait nous surprendre et nous écraser en quelques semaines; elle a le génie de l'organisation, mais ce n'est qu'une qualité secondaire. Elle ne sait pas supputer les forces morales des autres pays et elle s'est trompée en jugeant l'âme des peuples. Elle s'est trompée d'abord sur l'âme de l'héroïque Belgique, qui, en face du colosse allemand, a montré qu'elle avait le culte de l'honneur et du serment. Elle s'est trompée sur l'âme de la France. A ses yeux l'âme de la France s'incarnait dans ses discordes civiles, dans des appels à la grève générale en cas de mobilisation, dans l'esprit sectaire et antireligieux de ses gouvernants occupés à signer des décrets contre quelques centaines de religieux. Tout cela n'était que remous de surface. Là-dessous vivait vibrante l'âme nationale prête à jeter l'étincelle qui allumerait tous les courages et ferait jaillir tous les héroïsmes. L'union sacrée naquit. Le gouvernement déchira ses décrets proscripteurs; les pouvoirs civil et religieux séparés se réunirent; on vit l'évêque à côté du préfet, le sectaire radical à côté du catholique militant, le fonctionnaire fanatique à côté du curé apôtre. Ce fut un spectacle nouveau. Tous les sacrifices furent généralement consentis et s'élevèrent vers le ciel comme la fumée d'un encensoir couvrant toutes nos fautes. La mobilisation se fit sans accrocs, sans lacune, sans que personne manquât à son devoir.

Deux millions d'hommes se dressèrent comme une muraille vivante contre les hordes des envahisseurs, en disant : "On ne passe pas". On passa quand même. Quelques jours après la défaite de Charleroi, le Nord, la Picardie, la Champagne, étaient envahis. L'invasion débordait les plaines françaises et dévalait sur Paris, pour frapper la France au coeur. Ce fut la grande angoisse, mais toujours corrigée par un invincible espoir. La prière atteignit une intensité inouïe. Le gouvernement fit un acte de religion en doublant, à la demande du comte de Mun, le nombre des arméniers militaires. Le coeur de la population battait dans les églises. Des foules suppliantes accouraient au Sacré-Coeur de Montmartre et au tombeau de sainte Geneviève. Dieu arrêta sa justice, pour ne laisser passer

que sa miséricorde, et Paris fut sauvé. La bataille de la Marne fut gagnée.

Puis, ce fut la guerre pénible des tranchées. Après l'assaut, la patience des longues et douloureuses attentes. Le génie du soldat français trouva en lui toutes les qualités et les vertus nécessaires. Vint le terrible assaut de Verdun. Des masses allemandes s'y brisaient, mais l'attaque se faisait si violente, si forte, si persistante, que l'on craignait la chute de la grande forteresse. L'ennemi avait conquis des postes réputés imprenables. Le généralissime opinait pour l'abandon de la forteresse et l'établissement d'une nouvelle ligne de défense. A ce moment, des catholiques, après une nuit d'adoration à Montmartre, allèrent trouver le cardinal archevêque de Paris et le prièrent d'écrire à tous les évêques de France pour leur demander de faire un appel collectif à la prière et à la pénitence. Le cardinal se rendit à ce vœu si conforme aux désirs de son cœur et les réponses vinrent immédiatement. La France, par la voix de ses évêques, accomplissait un nouvel acte de religion officiel et national. Castelnaud, le plus chrétien et le plus saint de nos généraux, déconseilla l'abandon de la forteresse et s'offrit pour la défendre. En s'y rendant, il rencontra l'évêque de Verdun, qui quittait la ville avec son troupeau, mais ne pouvait se résigner à s'en éloigner. "Mon général, fit l'évêque, que pensez-vous? Vont-ils passer?"—"Non, Monseigneur, répondit le général; ne craignez rien, ils ne passeront pas; mais priez, nous en avons grand besoin". Et pendant que l'évêque, nouveau Moïse, priait, le général prenait ses mesures, appelait Pétain à son secours, et Verdun était sauvé. Dieu continuait de protéger la France. Un évêque espagnol, après avoir dit la messe dans la forteresse de Verdun et avoir vu le général et les officiers communier de sa main, et le drapeau français orné du Sacré Cœur, déclara qu'il comprenait pourquoi la France tenait toujours. Cent mille soldats portent sur leur cœur de semblables petits drapeaux". Arrête, le Cœur de Jésus est là!"

Mais la guerre dure encore. Les moments de dépression morale n'ont pas manqué comme il fallait s'y attendre. Après l'offensive de mai dernier en Champagne, offensive que l'on croyait devoir être irrésistible et qui ne donna que quelques tranchées, il y eut une nostalgie du foyer et de la paix, comme une sorte de lassitude. A ce moment une propagande défaitiste, soudoyée par l'Allemagne, battit son plein. Une réaction était nécessaire. Elle trouva son expression dans le vœu national au Sacré Cœur fait par le peuple, sous la direction des évêques, qui demeurent toujours la plus solide armature morale du pays. Dieu entendit par leur bouche la voix de la nation tout entière. Ce fut le signal du relèvement et du redressement moral. Le nettoyage politique se fit, et l'opinion publique ne tarda pas, malgré le vœu contraire du président et de la majorité des députés, à porter au pouvoir l'homme énergique et patriote qui personnifiait la résistance jusqu'au bout, jusqu'à ce que l'ennemi se retire de la partie de

notre corps qu'il écrase et nous rende le lambeau de chair nationale qu'il nous a volé il y a quarante-cinq ans.

Dieu déblait le terrain pour faire place au renouveau chrétien qui s'épanouit de toutes parts et qui n'est pas, comme quelques-uns voudraient le faire croire, quelque chose de passager. C'est l'épanouissement logique et normal de toute une évolution commencée il y a un siècle et accélérée par la guerre.

Le dix-huitième siècle avait été une descente, mais le dix-neuvième fut une remontée vers les sommets. Le clergé d'un peuple est son plus juste témoignage. Ce clergé qui, sous la Restauration, laissait quinze mille postes vacants, est maintenant assez nombreux non seulement pour combler les vides et desservir les paroisses créées depuis, mais pour fournir aux champs d'apostolat du monde entier les trois-cinquièmes des missionnaires et les cinq-sixièmes des martyrs.

Ces légions d'apôtres éclairés et forts surent passer à travers les épreuves de la caserne en y faisant du bien au lieu de s'y faire du mal. Ce renouveau de catholicisme français s'est encore manifesté par l'obéissance généreuse et spontanée du clergé et des fidèles de France au moment de la Séparation. Cette même obéissance au Souverain Pontife s'est renouvelée lors de la crise du modernisme.

Voyez toutes les oeuvres suscitées depuis soixante ans par le zèle de notre clergé, secondé par le dévouement des catholiques: ces milliers d'écoles paroissiales, ces centaines de collèges classiques, ces cent cinquante mille membres de l'Association de la Jeunesse, tous fervents et communiant; voyez la religion non seulement crue, mais pratiquée; des esprits éminents, comme Brunetière, Bourget, Huysmans, Psichari et tant d'autres, revenus à la foi de leur baptême; René Bazin faisant applaudir sous la Coupole, par une triple salve d'applaudissements, le nom sacré de Notre Seigneur Jésus-Christ. Partout la même sève agit, partout le même renouveau se manifeste. La France croit en Dieu et en sa mission. Dieu lui-même réparé la route. Il passera!

Et ce grand espoir des catholiques de France, dit M. Veuillot, repose surtout dans le Sacré Coeur. En une magnifique synthèse, il montre ce que le Sacré Coeur a fait pour la France, et ce que la France a fait pour le Sacré Coeur. Le Sacré Coeur n'appartient à aucun peuple, puisque tous les peuples lui appartiennent, mais la France a reçu une mission spéciale pour propager son culte dans le monde entier. Paray-le-Monial et Montmartre le prouvent. Il fait remarquer que le message de Notre Seigneur transmis au roi par la bienheureuse Marguerite-Marie concernant l'apposition du Sacré Coeur sur les étendards de la nation resta sans réponse, mais que tout juste un siècle après la France sombra dans la Révolution.

Après la tourmente, cette dévotion se mit à grandir avec le renouveau d'apostolat. Le Sacré Coeur ne cessa de monter dans la faveur populaire jusqu'à ce qu'en 1875, au moment où le pouvoir appartenait à une

assemblée catholique, l'érection de la basilique nationale de Montmartre fut décrétée par une loi qui n'a jamais été abrogée. Sur ce temple la France inscrivit la devise : *Gallia poenitens ac devota*. Y a-t-il un peuple au monde qui ait jamais fait une telle prière ? C'est la prière du publicain, que Dieu écoute et exauce. Quelles oeuvres de foi et de piété n'ont pas germé autour de Montmartre, depuis l'adoration nocturne du Très Saint Sacrement, qui n'a pas été interrompue une seule heure depuis trente-cinq ans jusqu'à l'archiconfrérie de pénitence, la consécration des familles, l'oeuvre des jeunes ouvrières, héroïnes de vertu, la corporation des employés de chemins de fer, etc.

Depuis le commencement de la guerre, ce mouvement de dévotion au Sacré Coeur s'est accru considérablement. Combien de soldats et d'unités militaires se sont consacrés au Sacré Coeur ? Incalculable est le nombre de drapeaux aux armes du Sacré Coeur confectionnés depuis 1914. En juin dernier, des représentants de toutes les nations alliées sont venus à Paray-le-Monial, en une très significative cérémonie présidée par le cardinal Bourne, faire hommage des drapeaux de leurs pays ornés du Sacré Coeur. Ce fut une solennelle affirmation des droits de Dieu sur tous les peuples.

Que sera demain ? Tout se prépare pour le triomphe du Sacré Coeur. Le salut de la France par le Sacré Coeur est une question déjà posée devant l'opinion et la conscience française et Dieu veut qu'elle soit résolue. Lorsque Louis Veillot entreprit sa croisade pour la liberté d'enseignement, on taxa sa réclamation de téméraire et d'imprudente, mais il n'en continua pas moins à faire le devoir imposé, laissant à Dieu le soin de faire le reste. Lorsque la révolution eût balayé le gouvernement d'alors, le pouvoir nouveau, voulant faire acte de liberté, fut entraîné à accorder la liberté d'enseignement, tellement les mots de liberté et d'enseignement avaient résonné et étaient entrés dans les esprits. Voilà ce que c'est que de poser les questions avec confiance en Dieu, avant même qu'elles puissent être résolues. Le salut de la France et le Sacré Coeur sont intimement liés ; ces deux mots ne font qu'un. Vienne un événement quelconque et des millions d'hommes se précipiteront vers le Sacré Coeur. Seule la charité divine, qui a coulé du Golgotha sur le monde il y a dix-neuf siècles, peut résoudre les problèmes de demain, en accordant à chacun sa part de droit et de justice.

* * *

Pour résumer l'autre partie de la mission de M. Veillot, le resserrement des liens séculaires et traditionnels entre la France et le Canada français, nous lui emprunterons ces lignes textuelles qu'il a écrites sur les rives du Saint-Laurent et qui se vérifient dans toute l'étendue du pays ; partout où bat un coeur catholique et canadien-français :

"Je n'ai pas constaté seulement, frères canadiens, que vous connaissez bien la vieille France d'Europe, et que l'oeuvre est aisée d'établir entre nous un courant plus fort et plus continu de relations amicales. J'ai dis-

cerné aussi que vous portez à cette nouvelle France d'Amérique, plantée, enracinée, cultivée, agrandie par vos combats, par vos labeurs, par votre générosité, par votre persévérance, un attachement inébranlable et enthousiaste, un attachement sacré, qui est fait de toutes vos amours pour la race, pour la foi, pour la langue, que vous avez reçues de la mère-patrie. Ce sont les onze siècles de notre commune histoire que vous chérissez et que vous pressez, avec une ferveur justement susceptible et jalouse, dans les trois siècles de votre propre histoire. Et vous sentez réellement toute la France, la France des Clovis et des Jeanne d'Arc — et aussi la France des Louis Veillot, des Albert de Mun, des Castelnau — vous la sentez toute insultée et menacée en vous dès qu'on insulte et qu'on menace les descendants d'Hébert ou de Champlain. — Et cela, en vérité, c'est très beau, c'est très émouvant, et c'est aussi très juste. — Ce sentiment profond, presque instinctif et spontané chez vous, donne la claire et noble explication de bien des choses, paraissant inexplicables à qui vous connaît peu ou à qui vous méconnaît. Quelques-uns d'entre vous tirent, de ce sentiment admirable, des conséquences que d'autres peuvent trouver sujettes à discussion. Mais ce sentiment lui-même n'en garde pas moins toute sa pureté native et toute sa puissance de fécondité. Et c'est pour quoi, de cet amour fidèle et indivisible pour les deux Frances unifiées dans vos âmes, de cet amour dont je sens toute l'ardeur et toute la sincérité, et que, de retour au foyer des ancêtres, il me sera très doux de faire mieux comprendre et mieux apprécier, j'attends avec confiance de longs et précieux résultats. Par-delà des malentendus passagers, c'est lui qui donnera la base et l'armature la plus solide à l'union que je rêve; car il est la plus intime et la plus forte expression de cette union même; il fait plus que rapprocher, que resserrer les deux Frances, il les confond, il les absorbe en un seul amour..."

* * *

Nous regrettons d'être contraint de remettre au prochain numéro, faute d'espace, le texte des remerciements si bien mérités que S. G. Mgr l'Archevêque adressa à M. Veillot, après sa conférence au collège de Saint-Boniface. C'est un document précieux sur notre situation particulière, sur nos revendications et nos luttes, et nous tenons à le consigner dans cette revue.

FEU LA REVERENDE SOEUR LUPIEN

Le 12 février est décédée à Montréal à l'hôpital Notre-Dame, dont elle était supérieure, la Rde Soeur M.-Ernestine Lupien. De 1909 à 1916 elle fut supérieure de l'hôpital de Saint-Boniface. Sa mort inattendue, survenue après trois jours seulement de maladie, a causé une douloureuse surprise au Manitoba, où elle avait laissé un si bon souvenir.

L'hôpital de Saint-Boniface lui doit une grande dette de reconnaissance. Elle l'a pourvu de toutes les améliorations modernes et mis en

état de rivaliser avec les hôpitaux les mieux aménagés du pays entier. La reconstruction de la partie centrale, qui relie harmonieusement les deux ailes, restera le grand souvenir de son administration.

LES DELEGUES MILITAIRES FRANCAIS

A peine M. François Veullot nous eût-il quittés que nous arrivèrent, mardi soir, le 19 février, les trois membres distingués de la délégation militaire française, qui ont passé plus de deux mois dans la province de Québec. M. le capitaine Duthoit, M. le lieutenant Flory et M. le sergent Dobelle—tels sont les noms de ces fiers hommes et de ces non moins fiers chrétiens—avaient été spécialement invités par S. G. Mgr l'Archevêque à venir nous apporter à leur tour la bonne parole française. Après avoir parlé à Saint-Boniface et à Winnipeg et avoir, eux aussi, comme M. François Veullot, suscité un grand enthousiasme et opéré beaucoup de bien, ils ont pris dimanche soir le chemin des Etats-Unis, regrettant de ne pouvoir se rendre à une pressante invitation, qui les appelait à Edmonton. Ils donneront des conférences à Saint-Paul, à Chicago, à Détroit et dans plusieurs centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre.

L'espace nous fait défaut pour résumer dans cette livraison les douces impressions et les fortes leçons qu'ils nous ont laissées. Nous le ferons dans la prochaine.

LA MORT DE LA RDE MERE MARIE-LAURENT

Le 19 février dernier les Rdes Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie du Manitoba ont eu la douleur d'apprendre la mort de la Rde Mère Marie-Laurent, survenue la nuit précédente à la maison-mère d'Hochelaga. La regrettée défunte était malade depuis de longs mois.

Cette distinguée religieuse, qui a fourni une très belle carrière d'éducatrice, était venue à deux reprises à Saint-Boniface. Une première fois, comme maîtresse des études, de 1902 à 1904, et une deuxième comme supérieure de l'Académie Saint-Joseph, de 1913 à 1916. Déléguée au chapitre de la communauté, elle fut élue première assistante générale le 2 octobre 1916. C'est à ce haut poste de confiance que la mort l'a trouvée.

Samedi, le 22 février, S. G. Mgr l'Archevêque a chanté une messe funèbre pontificale pour le repos de son âme à l'Académie Saint-Joseph.

— Cordial salut à la Vie nouvelle, revue mensuelle, organe des retraites fermées à Montréal. Son premier numéro contient des articles très intéressants dûs à la plume de M. l'abbé Philippe Perrier, du R. P. Edouard Lecompte, S. J., de M. le capitaine Duthoit, de M. Guy Vanier, etc. Abonnement : \$1 par an. Adresse : 1300, rue Bordeaux.

FEU M. L'ABBE J.-A. CHEVALIER

Vers la mi-février est décédé à Fort Collins, Colorado, M. l'abbé Joseph-Alphonse Chevalier, qui a exercé le saint ministère dans le diocèse pendant près de cinq ans. Il était né à Mont-Carmel, diocèse des Trois-Rivières, le 11 octobre 1884, et avait été ordonné prêtre par S. G. Mgr Cloutier le 29 octobre 1911, dans la chapelle du monastère des Ursulines. Sa mère était morte le matin même de son ordination.

Miné par la tuberculose, il vint dans l'Ouest pour essayer de refaire sa santé. Notre climat manitobain lui donna un regain de vie et il put rendre de réels services. Il fut nommé vicaire à Sainte-Agathe et, l'année suivante, au mois d'août, il fut transféré à Sainte-Anne des Chênes, où il demeura jusqu'en juillet 1916. A ce moment il songea au Colorado, où le climat, lui semblait-il, lui serait encore plus favorable que le nôtre. Il s'y rendit dans l'automne et eut la bonne fortune d'être nommé vicaire chez un ancien de Saint-Boniface, M. l'abbé J.-G. Lajeunesse. C'est là qu'il est mort à la suite d'une hémorragie. Il avait laissé au Manitoba, tant chez ses confrères que chez les fidèles, un excellent souvenir. Il appartenait à l'Association diocésaine des Trois Messes.

INCENDIE A LA MAISON MERE DES RDES SOEURS GRISES

Nos lecteurs connaissent le désastreux incendie, qui a détruit une partie de la Maison-Mère des Rdes Soeurs Grises de Montréal dans la soirée du 14 février et fait 53 petites victimes. Les journaux ont rendu hommage à l'héroïsme des religieuses, au courage des pompiers et des soldats, qui ont travaillé au sauvetage des vieillards, des soldats blessés et des enfants. Malheureusement, comme le feu s'était déclaré dans la partie de la crèche, il se répandit si vite qu'il fut impossible de sauver tous les 170 petits enfants, qui y dormaient paisiblement. 1,100 personnes habitaient l'institution, qui porte bien son nom d'Hôpital Général, sous lequel elle est aussi connue.

Le lendemain était le jour fixé pour une cérémonie de profession religieuse. Elle fut présidée par S. G. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, qui, renouvelant le geste de la Vénérable Mère d'Youville, à l'occasion de l'incendie du premier hôpital, demanda aux religieuses de chanter le *Te Deum* en signe de foi et d'espérance. Comme l'a dit Sa Grandeur, "la sympathie de tout le pays est acquise aux dignes religieuses dans leur grande épreuve". Nous leur offrons la nôtre, sincère et profonde.

A ces nombreuses sympathies sont venues se joindre celles de Notre Saint Père le Pape, en réponse à une dépêche de S. G. Mgr l'Archevêque de Montréal l'informant du cruel incendie. Voici le texte de cette réponse, datée du 19 février :

Saint-Père profondément ému douloureuse nouvelle incendie hôpital Soeurs Grises Montréal, où nombreux petits enfants ont péri, s'associe deuil de Votre Grandeur, ville et surtout membres éplorés de l'Institut, qu'il réconforte de sa toute paternelle bénédiction et que prières des innocentes victimes consoleront et assisteront du haut du ciel.

Cardinal Gasparri.

LETTRE DE MGR PROVENCHER A MGR LARTIGUE

Rivière-Rouge, 15 juin 1825.

Monseigneur,

J'ai reçu le 5 juin l'honneur de votre lettre du 20 avril; elle m'apprend que vous continuez à être dans une position bien désagréable; les histoires fabriquées pour vous déloger de Montréal sont bien singulières. Il est étonnant que cette persécution dure si longtemps et si chaudement. Si vous réussissez à vous loger chez vous, le feu s'éteindra peut-être un peu et le temps fera le reste. Je le désire bien ardemment et je le demande souvent à Dieu. En attendant, vous êtes sur des charbons ardents, qui vous épurent pour le ciel. Je ne doute pas que Dieu prenne enfin la défense de son ouvrage, mais il prend quelquefois plaisir à le voir contrarié, afin de le rendre plus solide. Si Dieu est pour vous, qui sera contre vous? Il semble se montrer un peu en favorisant vos travaux, en y faisant contribuer des âmes généreuses. Sans moyens apparents, vous érigez de superbes bâtisses, dans lesquelles Dieu sera loué et où vous serez, j'ose l'espérer, une peu à l'abri de la persécution des hommes.

Tout a été paisible par ici cette année; la récolte de l'année dernière a été assez abondante; ce qui joint au revenu des animaux domestiques, que nous nous sommes procurés, adoucit un peu notre sort. Les gens, qui s'obstinent à vivre de la chasse à la vache dans les prairies, ont eu de la misère au commencement de l'hiver, parce qu'ils ne trouvaient pas d'animaux; il y en a eu dans la suite, mais en petite quantité. Je désirerais bien que toutes ces familles, qui courent ainsi les prairies, renoncent à cette manière de vivre; car elle est propre à faire pulluler le vice. Depuis que M. Dumoulin est parti de Peimbina, on n'y va que par nécessité et il en résulte que ces gens ne sont pas desservis, et il y peu d'apparence qu'ils abandonnent ce lieu. Je ne serais pas surpris que la mission y soit rétablie. Le gouverneur de la colonie est de cette opinion; il passe en Angleterre cette année; si on n'y trouve pas d'opposition trop grande, la chose se fera; il voudrait que la chapelle qui est sur terrain américain (d'après la ligne tirée par des Américains) soit descendue sur le territoire anglais. Dieu sait comment les choses tourneront. Je n'ai rien demandé et je ne ferai rien tant qu'il y aura quelque chose à craindre de la part des exécuteurs testamentaire de Sa Seigneurie feu Lord Seikirk.

Nous vivons en bonne intelligence avec les gouverneurs de la Compagnie (de la Baie d'Hudson) et de la colonie. Ils paraissent s'apercevoir que nous rendons quelques services dans le pays. Le gouverneur de la Compagnie, dans une lettre qu'il m'écrivait d'York Factory, l'année dernière, disait qu'il se ferait un plaisir de faire connaître au comité à Londres les services importants, que nous rendons dans ce pays. Le conseil d'York m'a envoyé en vin, sucre, thé, etc., etc., pour une vingtaine de louis; c'était le premier présent de la part de cette Compagnie. Un des membres, qui a passé l'hiver ici, a dit à M. Destroismaisons qu'on devait proposer au conseil à York de nous allouer une petite somme chaque année; elle devait être proposée de 50 louis pour commencer, disait-il, avec la pensée de l'augmenter par la suite. Je ne doute pas que la chose ne s'exécute en tout ou en partie, car le gouverneur, qui était ici alors, lui en avait sans doute parlé, et il ne propose rien ordinairement sans avoir sondé les dispositions. Il arrivait de la Colombie où il avait passé l'hiver.

M. Harper est prêtre depuis la Toussaint; il est propre à rendre service ici, il fait encore l'école. J'ai quatre pensionnaires, mais encore jeunes. Des deux plus avancés, dont je vous parlais l'an passé, l'un est sorti au mois de janvier et l'autre est sans vocation pour l'état ecclésiastique, de sorte que M. Harper devenant nécessaire ailleurs, je m'adresse à Monseigneur de Québec pour avoir, le printemps prochain, un ecclésiastique pour prendre son école. J'ai préparé avec le gouverneur un passage gratuit (du moins, je l'espère) dans le canot de l'année prochaine; la réponse viendra du secrétaire du comité de la Compagnie à Londres à Monseigneur de Québec dans le cours de l'hiver.

Le gouverneur m'a aussi promis qu'il ne sera plus versé de rhum aux sauvages, du moins à la Rivière-Rouge. Il paraît toujours prêt à concourir au bien général et à seconder mes vues. J'en bénis Dieu, qui tire sa gloire de tout.

Je salue bien cordialement en N. S. les braves et saintes filles de l'Hôtel-Dieu; je me recommande à leurs prières, ainsi qu'à celles des bonnes âmes de Montréal.

Il me manque une fille pour faire l'école; il y en a une ici propre à cela pour le moment; je n'ai pu encore y faire consentir son vieux père âgé de 83 ans.

Je me recommande, ainsi que mon petit clergé, à vos prières et à vos Saints Sacrifices. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monseigneur, de Votre Grandeur le très humble et très obéissant serviteur.

† J. N., Ev. de Juliopolis.

Erratum.—Une erreur typographique a rendu inintelligible une phrase de notre article sur feu M. l'abbé Joubert (page 44, paragraphe 3). Nous la rétablissons : "Les missions mentionnées furent en même temps détachées de l'ancienne paroisse et rattachées à la nouvelle".

BIBLIOGRAPHIE

Le Pape arbitre de la paix, par Henri Bourassa.

Nous ne saurions donner une plus haute idée de ce volume, recueil d'articles publiés depuis le commencement de la guerre, qu'en reproduisant les deux paragraphes suivants d'une lettre de Son Eminence le Cardinal Bégin à l'auteur :

"Je ne puis que louer votre zèle à mettre en pleine lumière la pensée si haute et si juste et l'action si bienfaisante de notre très vénéré Pontife Benoît XV, dans le grand conflit qui désole et trouble toutes les nations du monde. C'est bien là le rôle d'un journaliste catholique et vous l'avez rempli avec grande foi et noble courage.

"Les hommes s'agitent et Dieu les mène. Et qui mieux que le Pape représente les vues et incarne l'action de Dieu parmi les peuples? Comme le disait tout récemment Son Eminence le Cardinal Vannutelli en offrant au Saint-Père les vœux du Sacré-Collège—vœux auxquels je me suis de loin associé—: "Il est avec Dieu celui qui est avec le Vicaire de Jésus-Christ".

L'Histoire Sainte Enseignée. Vie et discours de Notre Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé F.-A. Baillargé, curé de Verchères.

Ce volume de 500 pages, destiné aux maîtres et aux maîtresses, est le couronnement d'une série de livres publiés par M. l'abbé Baillargé dans le but de faciliter l'enseignement si important de l'histoire sainte et de la vie de Notre Seigneur. L'auteur divise chaque leçon en trois parties correspondant aux trois degrés élémentaire, intermédiaire et supérieur.

Dans une préface, où parle la voix de l'expérience, l'auteur déplore combien sont nombreux partout ceux qui ignorent la vie du divin Maître ou la connaissent mal. Il déplore surtout l'ignorance presque complète sur ce sujet de milliers d'enfants sortant des écoles élémentaire à dix, onze et douze ans. Il attribue cette lacune regrettable au défaut d'enseignement et au mode de répartition du programme. Il explique ensuite que l'histoire sainte, surtout l'évangile et la vie de Jésus-Christ, doivent être enseignés en même temps que le catéchisme, en mesure graduée. Le catéchisme, d'une façon, est un livre mort, tandis que l'évangile ou la vie de Notre Seigneur est un livre vivant; le catéchisme est de l'abstrait, tandis que l'évangile est du concret. Et l'on sait comment le fait contribue puissamment, surtout chez l'enfant, à fixer la leçon dans la mémoire et à la faire saisir par l'intelligence. Le fait doit encadrer le dogme, conclue l'auteur, et l'enseignement du catéchisme suppose l'enseignement collatéral de l'histoire.

On peut se procurer ce précieux volume chez l'auteur et chez les libraires. Prix franco : broché, 75 sous; relié, \$1.00.

DING ! DANG ! DONG !

— Le Pape, au cours d'une conversation avec le cardinal Dubois, archevêque de Roëun, a eu l'occasion de redire le prix qu'il attache à la consécration des familles au Sacré Coeur. Le Saint-Père insiste sur ce que cette consécration doit se faire au foyer domestique par le chef de famille lui-même, avec l'intervention d'un prêtre. Les consécrationes collectives à l'église, pour excellentes qu'elles soient, n'ont pas la même portée.— La Croix" de Paris, 29 janvier.

— La cause de canonisation des martyrs jésuites au Canada vient de faire un nouveau pas par l'approbation du procès de non-culte. Tous les catholiques du pays continueront de prier avec ferveur pour que le Saint-Siège glorifie bientôt ces héroïques serviteurs de Dieu.

— Par entente entre NN. SS. les Archevêques de Saint-Boniface et de Winnipeg M. l'abbé Ludger Bastien, curé de Pinewood, s'en va demeurer avec son frère malade à Saint-Eustache, où il remplira l'office de desservant. M. l'abbé Alphonse Laurin, curé de Woodridge, devient curé de Pinewood, et M. l'abbé Oscar Bouvet, curé de Woodridge.

— M. François Veuillot a deux cousins qui habitent Saint-Boniface. L'un, M. François Ozanam, est un cousin germain, et l'autre, M. Jacques Forstall, un arrière cousin. M. Ozanam est le neveu de Frédéric Ozanam; sa mère et celle de M. Veuillot étaient soeurs. Cette famille maternelle se rattache à celle de saint Thomas d'Aquin. M. le capitaine Duthoit a également trouvé ici un cousin dans la personne de M. Jules Grymonpré.

— **La Réponse.** Sommaire de janvier : Lueurs sur un mystère—La Médaille du Voeu des Evêques—Mieux que les cannibales—Parades et ripostes—La France est en guerre... Apologétique au jour le jour. (Paris, 82, rue Bonaparte).

— Des services ont été chantés pour le repos de l'âme de M. l'abbé Joubert au Petit Séminaire le 2 février, au Carmel le 4 et à la Maison Provinciale des Soeurs Grises le 19.

— A un personnage officiel qui demandait au général de Castelanu : "Que pensez-vous faire après la guerre?—Je pleurerai mes enfants", répondit le héros.

R. I. P.

— Rde Soeur Adéline Mongeau, des Soeurs Grises de Montréal, décédée à Montréal, dans la soixantième année de sa vie religieuse.

— R. P. Edmond Peytavin, O. M. I., vétéran des missions de la Colombie, décédé à New Westminster. Nous donnerons, au prochain numéro, d'après le "Monthly Bulletin" de Vancouver, une biographie de ce très méritant missionnaire.